

Olga Capatina



UN CAFÉ ET UN BRIN DE CAUSETTE



Olga Capatina

**UN CAFÉ ET UN BRIN
DE CAUSETTE**

Éditions Artlitera
Paris, 2021

Olga Capatina

P176 Un café et un brin de causette / Olga Capatina, —
Éditions Artlitera Paris, 2021. — 176 page.
ISBN 798-2-9576763-1-6

Un café et un brin de causette



Ce matin-là, elle chantait en se réveillant. Était-ce un présage? D'habitude, dans son sommeil, elle riait, volait, tombait du haut du ciel et se réveillait à bout de souffle. Mais elle n'avait jamais chanté dans son sommeil. Le jour non plus, d'ailleurs, et ceci non pas faute d'aimer la musique, mais parce qu'elle avait bien compris, depuis qu'elle était gamine, que l'ours lui avait marché sur l'oreille, comme on disait dans sa contrée natale pour désigner quelqu'un qui manquait complètement d'oreille musicale. Il valait mieux qu'elle se garde de toute velléité musicale, car cela avait pour seul effet de faire fuir les corbeaux perchés au sommet des acacias qui poussaient en abondance près de la maison.

A l'école, pourtant, dans sa Moldavie natale, l'institutrice l'avait obligée à chanter dans la chorale. En effet, nul n'aurait pu convaincre la maîtresse qu'Ana Deleu était tellement dépourvue d'oreille musicale. La présence à la chorale était obligatoire — c'était la loi! Deux fois par semaine, après les classes, toute l'école s'exerçait au chant. En hommage au grandiose parti communiste au pouvoir...

Et elle, en élève appliquée, s'époumonait en chantant des chants patriotiques.

Deleu, doucement, tu cries!

— Vous m'avez fait venir pour chanter, donc je chante. C'est pas pour rien que vous m'avez fait venir, Lealea Andreevna, n'est-ce pas.

— T'es-tu jamais entendue chanter?

— Ouais, dans les bois, avec les rossignols, mais ils prennent peur... Je sais pas pourquoi, alors ils s'arrêtent et il y a plus que les corbeaux qui m'écoutent.

Les élèves riaient aux éclats.

— Si tu n'y vas pas plus doucement, je te renvoie chez toi et je dirai au directeur que tu n'es pas une élève sage.

— D'accord, Lealea Andreevna, dans ce cas, je chanterai pour le camarade directeur en solo et c'est lui qui va décider.

On n'ait jamais vu pareille impertinence, mais cela valut à Ana d'échapper à la choral de l'école et seul le fait d'avoir remporté les championnats locaux de tennis lui sauva la mise.

Toute petite, elle avait appris une chanson, qui l'avait toujours accompagnée depuis : «Au Dniestr, sur la grève ensoleillée». A 4 ans, elle était tombée gravement malade. Elle brûlait de fièvre et sa mère, Anastasia, la berçait dans ses bras, en chuchotant tendrement à son oreille. Elle avait posé un coussin sur ses genoux, y avait installé la petite Ana et avait commencé à chanter:

«Au Dniestr, sur la grève ensoleillée...».

Depuis, cette triste chanson était restée gravée dans sa mémoire et elle la chantait chaque fois qu'elle se sentait seule ou qu'elle était emprunte de nostalgie. La nostalgie, déjà? Oui, la nostalgie du chant, de la poésie, du printemps, du muguet, des caresses de sa mère qui n'avait jamais vraiment eu le temps de la tenir dans ses bras.

Elle s'était réveillée en chantant... Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir annoncer? Une joie, un chagrin? Elle

aurait dû sortir de son lit, mais pourquoi se presser?

Elle s'étira à en faire craquer ses os, se roula vers le bord du lit, se mit debout et se dirigea paresseusement vers la cuisine pour se faire un café. Elle ouvrit la porte du balcon: les oiseaux gazouillaient sur les branches derrière les vitres. Elle se laissa caresser par l'air frais, embaumé par le parfum du griottier qui étalait ses fleurs délicates devant sa fenêtre.

La sonnerie du téléphone retentit. Fallait-il décrocher? Cela faisait un bail qu'elle avait laissé tomber la politique et que les appels du monde extérieur ne l'intéressaient plus. Faut dire qu'ils n'étaient pas nombreux à la déranger, non plus. Elle avait changé de numéro de téléphone et n'avait donné le nouveau qu'à sa famille et à ses amis. Lentement, comme une femme résignée à son sort, elle tendit le bras et décrocha.

— Bonjour mamie, je viens chez toi aujourd'hui, nous allons passer la journée ensemble! Elle sourit. A entendre la voix cristalline de son petit-fils, elle comprit pourquoi elle chantait dans son rêve. Elle en oublia sa paresse.

— Mon très doux, tu m'as tellement manqué. Viens, viens vite, quand dois-je t'attendre?

A l'autre bout du fil, une deuxième voix se fit entendre:

— Maman, tu peux venir chez nous? Nous sommes invités à une fête ce soir et nous serons pris toute la journée. Nicu ne veut pas aller au jardin d'enfants... Son fils avait une voix agréable. Il avait une faveur à demander et se faisait plus lénifiant que d'habitude.

— Je serai là, mon chéri, pourquoi ne viendrais-je pas?

— Je me disais que tu étais peut-être prise.

— Mais voyons, que peut-il y avoir de plus important que mon unique petit-fils?

— Alors viens maintenant! La voix se fit plus pressante. Est-ce que tu pourrais être là, disons, dans une demi-heure?

— Tu deviens exigeant, là! Je suis encore dans mon

lit. Je serai là dans une heure. Toute la journée, elle s'était sentie heureuse. Avec Nicu, elle avait fait les magasins, ils avaient préparé le déjeuner ensemble, puis ils étaient allés se promener dans la Vallée des Roses, un endroit où il y avait beaucoup d'acacias qui lui rappelaient son enfance, le Dniestr, les bois.

Ce soir-là, après le dîner, Nicu lui avait dit:

— Mamie, ce soir, je ne vais pas voir le conte à la télé, alors raconte-moi une de tes histoires à toi.

— Alors viens te mettre près de moi et écoute: «Il était une fois, une fleur fille aimant le Soleil de tout son cœur. Et chaque soir il se cachait derrière un voile noir, ignorant son désespoir. Malheureuse, notre fleur délaissée flétrissait et se languissait, pourquoi tant d'indifférence, de celui qui la réchauffait depuis l'enfance?

Ma pauvre fleur, elle ne comprenait pas, pourquoi se taisait-il, puisqu'il l'aimait? Et la nuit tombait encore et la belle, esseulée jusqu'à l'aube pleurait comme elle pleurait-pleurait.»

Avril 1989, Tver, Russie

Je pleurais doucement, sans sanglots, les larmes coulaient sur mes joues et je n'osais pas porter la main à mon visage pour les essuyer. Tu plongeais ton regard dans le mien comme si tu avais voulu t'y noyer. Regard plein d'amour, de douleur, de désespoir. Tout le désespoir du monde s'était concentré dans deux paires d'yeux – bleus et noisette. Nous étions sur le quai de la gare, à attendre le train. Tu me disais quelque chose que je ne comprenais pas. Je n'arrivais pas à me ressaisir. Une phrase tournait inlassablement dans mon esprit confus: «Ma pauvre fleur, tu as aimé un soleil et il est très loin maintenant».

Il n'est pas loin, il est là, je tends la main et cueille

les rayons de ses yeux. Mais les paroles de la chanson que j'avais écrite jadis me vrillaient le cerveau, se substituant à toute autre parole. Tu aspirais avec tes lèvres rugueuses les perles de rosée qui se formaient aux coins de mes yeux. Tu m'embrassais délicatement, tu effleurais doucement mes yeux aux cils humides, ma boucle d'oreille.

Les yeux fermés, tu caressais du bout des doigts, tel un aveugle, l'ovale de mon visage, mon cou, mes épaules. Voulais-tu graver pour toujours le visage aimé dans ta mémoire? Savais-tu que nous n'allions plus jamais nous revoir? Tu me disais à voix basse des mots d'amour, des mots comme tu ne m'en avais jamais dits. Des mots qui te hantaient, sans doute, mais que tu n'aurais pas dû prononcer. J'en avais l'intuition, mon amour. Je savais qu'ils te brûlaient, qu'ils te faisaient mal. J'en sentais la fièvre dans tes baisers, avarés comme tes paroles. Sur le quai grouillant de monde, tes paroles parvenaient jusqu'à moi comme à travers un épais brouillard. Je n'en comprenais pas bien le sens, ce n'est que plus tard seulement que j'allais leur en donner un, les déchiffrant l'une après l'autre amoureusement, mais là, en cet instant précis, je n'entendais que mon nom «Ana, Anouchka, A-a-a-a...». Mon prénom devenait soupir.

Ton collègue, Victor, nous avait rejoints, un immense bouquet de roses dans les bras. Il essaya de nous distraire de notre conversation; il ne savait pas qu'il n'y avait là aucune conversation, juste de la douleur, que nous ne sentions même pas, que nous allions comprendre plus tard seulement. Peut-être, juste faire cesser la pluie de perles transparentes sur mes joues. «N'aie pas peur, Ana, nous sommes avec toi».

C'est ce qu'il aimait à dire là-bas, en Afghanistan, à la guerre, lorsqu'eux, les officiers d'un régiment d'aviation SU-17 restaient à Shindand alors que moi, officier aussi, mais dans un autre service, je m'envolais vers Kaboul, Bagram, Kandahar, Jalalabad ou Langara. Je m'en allais parmi des étrangers, en terre étrangère, ne comprenant pas le

pourquoi de ces départs. Une guerre injuste, insensée, tout comme les dogmes de ce parti unique qui anéantissait des vies humaines, des vies jeunes, des villes, des villages, des Etats. Et dans tout l'Univers, il n'y avait que toi, toi seul, rien que toi. Tu apaisais la souffrance que me provoquait la séparation de mes enfants, de mes parents. J'emportais au loin le mal du pays, de mon chez-moi, du Dniestr, de la pluie. Celui qui n'a pas connu la nostalgie de la pluie ne comprendra pas de quoi je parle... Les paroles de Victor ne m'apportèrent pas de réconfort, cette fois-là. Je savais, moi, j'écoutais mon cœur affolé et je comprenais que nous ne serions plus jamais ensemble. Les mots ne sont que des mots, après tout, ils s'envolent tels des oiseaux...

C'est là-bas, seulement, que nous avons été ensemble, à Shindand, c'est là que je t'ai rencontré, c'est là que je me suis prise d'amour pour toi. Dois-je pour autant en aimer ce pays brûlant? Peut-être même la guerre? La guerre, c'est dans mon âme qu'elle se menait maintenant. Et ensemble, nous l'étions il y a très longtemps, dans un autre pays, dans une autre vie. C'est là que nous resterons, dans le passé, dans le souvenir.

Victor se retira, nous laissant seuls pour notre dernier instant ensemble. Le train approchait.

Un abîme de tristesse nous engloutit dans ses ténèbres. Dieu, comme cela vrombissait dans mes oreilles!

Le monde n'existait plus, le soleil n'éclairait plus ... Ma pauvre fleur...

Tu me posais une question, j'essayais de me concentrer, de comprendre tes paroles, mais c'était comme si tu me parlais dans une langue étrangère.

Je devais accepter un avenir dont tu serais absent. Mais comment accepter l'idée que quelqu'un te verra tous les jours et que ce «quelqu'un», ce ne sera pas moi? Je tends la main pour te caresser, te toucher... T'emmener avec moi? Le train arrive, il est là, tu ne viendras pas avec moi...

J'essayai de sourire lorsque Victor, Fiodor, Alexandre

se sont approchés, m'ont embrassée sur les joues, ont posé des baisers sur mes mains, m'ont fait leurs adieux.

«Allez, nous viendrons te rendre visite, prépare du vin autant que tu peux»!

Ils viennent, ils viennent, ils viennent... Qui vient? Ah, oui, du vin moldave...

Tu as essuyé mes larmes, tu m'as aidée à monter dans le wagon, tu as choisi pour moi une place près de la fenêtre, tu as posé mon sac à côté du siège et les roses dans mes bras.

Tu as posé un baiser hâtif sur mes lèvres et tu as sauté du wagon.

La nuit s'en allait, Le soleil revenait;

Et pour l'amour de lui, du Soleil, Ses cheveux brillaient,
Son chant elle chantait...

Ma pauvre fleur .

Avril 1989, Tver, Russie

Je restai là, agrippée au bouquet de roses, la joue collée à la vitre froide, tandis que le train se mettait en marche.

De l'autre côté de la vitre, tu as posé ta main là où il y avait mes lèvres. Tu faisais le geste d'essuyer mes larmes. Tu pressais le pas, tu courais sur le quai, vite, plus vite, encore plus vite...

«Ana, A..., Anouchka, Ana-a-a-a-a»...

Le bout du quai. Je ne te vis plus. Ce jour-là, avec tes camarades, tu t'es saoulé à mort, essayant de chasser la tristesse. Vous avez bu pour mon départ, pour que j'arrive saine et sauve à Chisinau, pour que le train ne déraille pas, pour la séparation, pour ceux qui restaient en Afghanistan, pour cette putain de vie... et d'après vie... Je restais immobile près de la vitre. Mon cœur serré au point de me faire mal, j'avais l'impression de plonger dans un abîme. Je tombe? Non, je ne tombe pas. J'avais peur de me lever, de

poser les fleurs, de bouger. Une femme s'approcha de moi avec un bocal rempli d'eau, prit les fleurs et les posa sur la petite table près de la fenêtre. Sans rien me demander. A quoi cela aurait-il servi? Ce bouquet faisait revivre le souvenir d'autres fleurs, les roses que j'avais reçues en mars, à Shindand.

Mars 1988, Shindand, Afghanistan

Tu me réveillais à quatre heures du matin avec un baiser. Aimais-tu m'embrasser? Au début, je n'étais pas à l'aise, j'enchaînais les cures d'amaigrissement, mais tu te moquais de moi et m'avais interdit de débarrasser mon corps du moindre gramme. C'était là un trésor qui t'appartenait et sur lequel je n'avais aucun droit.

Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien. J'avais juste envie de t'embrasser. Dors, mon trésor, ne te lève pas.

Attends-moi, je serai vite de retour. Je veux te trouver ici, d'accord? C'est promis?

— Entendu. Comme si je pouvais aller quelque part à quatre heures du matin!

Je me tournai vers le mur, me roulai en boule et me rendormis avec un sourire heureux. Avais-je jamais été si paisible? Si sûre de...? De quoi, dans ces temps si perturbés par la guerre... Etait-ce là un non-sens? La sérénité vient de la confiance en soi, de la confiance que l'on a dans l'homme à ses côtés, avec qui on partage son lit, ses joies et ses peines, avec qui on a envie de dormir. Oui, oui, non pas faire l'amour ou avoir une aventure banale. L'homme avec qui on a envie de dormir. Tout simplement.

Tu reins vers six heures, ouvrant la porte sans bruit; je me réveillai pourtant. Je te sentais même quand tu arrivais tout doucement, sans faire de bruit.

C'est l que j'ai compris, pour la première fois: les femmes qui se savent aimées sont très sereines, calmes, tendres, oisives même; c'est que cela leur est permis.

— Tu remontas la couette sur mes épaules et me recouvris de roses. De roses rouges et blanches.

— Mais que fais-tu? Mon Dieu, que c'est beau! Elles viennent d'où?

— Allez, fainéante, il est six heures et demie; j'ai réussi à voler jusqu'à Jalalabad, à l'autre bout du monde, là où fleurissent les roses, pour te les offrir. Pour le 8 mars.

— menteur, tu n'aurais jamais pu faire l'aller-retour en deux heures!

— Quelle importance, si je mens ou pas? Est-ce que les roses peuvent mentir? Ou bien mon amour? Suis-je un mensonge?

— Tu m'as ensevelie sous les fleurs, comme si j'étais dans un cercueil.

— Ramasse-les, ça me pique.

Ne dis pas de bêtises, nous vivrons cent ans et nous mourrons le même jour!

— Ah oui? Notre histoire à nous finira avec le retrait de l'armée soviétique d'Afghanistan.

— Pourquoi ce malin plaisir à gâcher ma bonne humeur dès le matin? C'est jour de fête, aujourd'hui. Pourquoi ne pourrions-nous pas aller à notre consulat de Kaboul et nous marier? Comme ça, il ne faudrait plus se casser la tête pour être transférés dans la même ville et dans la même base militaire après notre retour en URSS.

— Tu as raison. Quelles sont les nouvelles concernant notre départ? J'ai entendu dire que les troupes de Jalalabad se préparaient à partir.

— En effet. Les premières troupes à partir seront celles de Jalalabad, au mois de mai; celles de Shindand partiront en dernier.

— Je ne suis plus en service à Shindand, as-tu oublié?

— Puis-je oublier pareille chose? Tu inventeras

quelque chose et tu partiras en même temps que nous.

— Tiens donc! Comme si je n'en faisais qu'à ma tête! J'ai des supérieurs, moi...

— Enfin, qui vivra verra. De toute façon, je sais que tu partiras avant moi et que je resterai ici, sans toi.

— Que Dieu m'en garde...

Mai 1989, Tiraspol, Moldavie

Tu m'avais dit, une fois, alors que tu me conduisais de Shindand vers Kaboul, que tu n'aimais pas écrire des lettres et qu'il ne fallait donc pas que j'en attende.

A présent, tu m'écris, assez souvent même, mais je n'arrive pas à répondre à toutes tes lettres, alors tu m'en veux et tu me fais des reproches. Tu m'écris de longues missives, en tout petits caractères tellement petits qu'ils sont parfois à peine lisibles, pourtant je les connais toutes par cœur; chaque page, chaque phrase, chaque point, même les virgules sont importantes pour moi. Ce sont ces lettres, ces signes de ponctuation qui m'aident à comprendre ton état d'âme. J'écoute le son de ta voix sur une cassette que tu m'avais donnée juste avant notre séparation. Je vis avec tes lettres, avec tes rêves, je sens ta respiration, je t'embrasse longuement, avec douceur, je veux humer ta peau... Mais l'éloignement atténue chaque jour un peu plus le souvenir de ton odeur. Je rêve de toi la nuit mais, dans tous mes rêves, ton visage reste dans l'ombre, je sais que c'est toi, je te sens, mais je ne te vois pas, je ne te vois plus, tu as disparu...

— Je me suis aperçue aujourd'hui que les acacias avaient fleuri. Une pluie de fleurs blanches et de senteurs suaves... Sais-tu combien j'aime les fleurs d'acacias?

— Mon chéri, c'est tellement beau, le printemps, en Moldavie — les acacias sont en fleurs. As-tu jamais vu

fleurir les acacias en Moldavie? Ne veux-tu pas sentir leur parfum? Tu pourrais en profiter pour venir m'embrasser, tiens...

— Je veux les voir, Ana. Et tes lèvres me manquent plus que tout au monde.

— Les acacias... Puis-je comparer leur parfum à celui de tes lèvres? Mais peut-être viendras-tu, toi? Tu peux, tu peux tout, toi...

— Je ne peux pas, mon amour. Cette fois-ci, je ne peux vraiment pas.

— J'essayais de t'oublier.

Il y a des moments comme ça où je me fais peur. Mes souvenirs sont si intenses que tu deviens réalité: je contemple ton visage. J'entends ta voix, tes paroles avarès, tes plaisanteries et tes traits ironiques. Tu m'embrasses à en perdre haleine, infiniment, et ton odeur de pin, d'air frais m'envoûte. J'aime tes mains nerveuses, tes doigts à la peau jaunie par le tabac. Je cours à petits pas à côté de ton pas large et égal.

Je réalise que je commence à perdre l'esprit. Pourtant, je fais d'immenses efforts pour m'occuper en permanence. J'accomplis tous les jours un travail de Sisyphe pour ne pas sombrer dans la folie. Mais comment cesser de se prendre la tête?

Mon Dieu, qu'une autre heure passe, un jour, une semaine... c'est très dur le samedi et le dimanche, le lundi c'est plus facile. Je mène une vie double : je travaille, je parle, je mange, je respire, mais en pensée je reste près de toi.

Etrangement, pourtant, ces milliers de kilomètres qui nous séparent adoucissent ton absence. Tu es là, mais un voile nous sépare, un brouillard matinal entre les collines du Dniestr, une vieille photo effacée par le temps. Lorsque j'essaie de vivre au quotidien, de sortir avec mes amis, de rire ou de raconter une anecdote, soudainement, TOI!

Tu es là, tout près, tu poses ta main sur mon épaule, je sens ton souffle sur ma nuque et j'en frissonne. Saisie, je